

L'heure du bilan après deux décennies dédiées à la politique

Vingt-trois ans après sa première nomination comme préfet de la Veveyse, et quatre ans après son élection au Grand Conseil, **Michel Chevalley** a dit au revoir à la politique. L'homme de 68 ans revient sur son parcours.

MAXIME SCHWEIZER - LE MESSAGER

BILAN. Michel Chevalley nous accueille dans le bureau de sa maison à Tatroz. Devant lui, il a posé une feuille qui reprend les moments importants de sa carrière politique. «Avec le temps, je me perds dans les dates», rigole le tout frais retraité politique.

Après avoir retracé sa vie et son parcours (*lire ci-dessous*), l'homme à la moustache la plus connue du district raconte sa vie politique commencée dans les années 1990. Près de trente ans plus tard, il vient de tirer sa révérence lors de la dernière séance du Grand Conseil au mois de décembre.

Le Veveysan de 68 ans, féru d'histoire, part l'esprit libre et la conscience tranquille. Il explique également comment il a dû apprivoiser la vie au législatif cantonal.

Revenons presque trente ans en arrière. De quelle manière êtes-vous arrivé dans le monde politique?

Par le plus grand des hasards. Au début des années 1990, je participais à la confection des dessins de publicité et les slogans des papillons tousemblants pour les élections communales d'Attalens. Je le faisais pour des amis membres du Parti des paysans, artisans et indépendants (PAI). Je me sentais proche d'eux et ils me faisaient confiance. A cette époque, je n'avais pourtant pas la carte du parti.

Vous rappelez-vous du déroulement de votre première élection pour la préfecture de la Veveyse en 1998?

Avant la politique

Michel Chevalley est né le 13 mai 1952, à Attalens, dans la ferme familiale. Il a grandi à Attalens. «J'adorais jouer à la guerre, dans les bois avec mes amis. J'ai toujours été attaché à la terre même si mon père n'était pas agriculteur.» Après l'école obligatoire, il a entrepris une formation d'enseignant. «Je ne voulais pas emprunter cette voie. Pour ma part, je voulais devenir photographe.» Il a notamment eu Vincent Ducrot, actuel directeur des CFF, comme élève.

Après avoir été maître CDI pendant dix ans, il a entrepris des études universitaires en lettres à 36 ans avant d'être engagé par Jean-Marie Barras pour devenir professeur à l'École normale. «Il me faisait une confiance aveugle. De 1990 à 1996, je m'épanouissais dans mon job. Il m'a donné ma chance et a aussi bouleversé ma vie en soufflant mon nom à des amis communs pour que je devienne préfet.» MS

Oui, bien sûr. Rien ne me prédestinait à une carrière au château. A ce moment-là, Bernard Rohrbasser commençait à être poussé vers la sortie à cause d'histoires privées. Un ami, Jean-Marie Barras, a approché mon groupe d'amis attalenois pour leur dire que cette place de préfet était pour moi. Personnellement, cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit.

Vous avez pourtant remporté les élections...

Exactement. Nous étions sept candidats et je suis passé devant Jean-Bernard Jaquet au second tour. Durant les élections suivantes, je me suis toujours retrouvé comme seul candidat. Comme on dit, j'ai été réélu à la soviétique.

Comment se sont déroulés vos premiers pas à la préfecture?

J'aime dire que j'ai appris à nager sans jamais avoir mis les pieds dans l'eau. J'emmagasinais les informations sur le tas. Heureusement, mon prédécesseur Bernard Rohrbasser vivait encore au château lorsque j'ai commencé. J'ai pu lui demander quelques conseils.

Vous êtes resté presque dix-neuf ans au château. N'était-ce pas lassant à la fin?

Non. J'avais la chance d'exercer le plus beau métier du monde. Il est vrai qu'il était épuisant avec toutes les soirées de représentation. Mais le jeu en valait la chandelle. J'ai également eu la chance d'avoir une famille compréhensive.

En quoi le métier de préfet a-t-il changé?



Michel Chevalley, à propos du rôle de préfet: «Je suis parti au bon moment, parce que la tâche de préfet se «juridicalisait» et je n'étais de loin pas le plus compétent dans ce domaine. Aujourd'hui, sans une personne du milieu juridique à ses côtés, ce n'est plus possible d'exercer.» ANTOINE VULLIARD

Je grossis les traits, mais quand j'ai commencé en 1998, le seul lien avec le droit était des formulaires juridiques à remplir. Ensuite, nous avons vécu une décennie d'euphorie des constructions. L'espace disponible s'est restreint et il a fallu mettre des règles. Je suis parti au bon moment, parce que la tâche de préfet se «juridicalisait» et je n'étais de loin pas le plus compétent dans ce domaine. Aujourd'hui, sans une personne du milieu juridique à ses côtés, ce n'est plus possible d'exercer.

Quels sont vos plus beaux souvenirs de vos années à la préfecture?

Le développement du district, la construction de la halle triple avec l'aide des communes, les quatre premiers Comptoirs de la Veveyse, les deux Fêtes des vigneronnes ou encore la réouverture de l'Ermitage.

Et les pires?

Sans aucun doute possible, le drame de Tatroz, le crash, en 2012. Et dans une moindre mesure, la fermeture de l'hôpital

«J'ai toujours travaillé au plus près de ma conscience. Je n'ai aucun regret.»

MICHEL CHEVALLEY

Pourquoi vous êtes-vous ensuite lancé dans la course au Grand Conseil en 2016?

Je voulais découvrir le monde politique cantonal de l'intérieur et, comme j'étais engagé pour la Fête des vigneronnes 2019, je voulais garder un pied à Fribourg.

Vous n'êtes pas allé au terme de votre mandat. Était-ce un choix réfléchi?

Oui. Dès le départ c'était clair pour moi. J'ai un âge respectable et je ne voulais pas «bouffer» la place d'un jeune. De cette manière, Ivan Mesot aura une an-

née pour apprivoiser Fribourg et faire ses preuves avant les prochaines élections.

Qu'avez-vous ressenti lors de vos premiers pas au Grand Conseil?

Ce fut un choc! Je sortais de dix-neuf années passées à diriger et à prendre des décisions. Je trouvais que les discussions tournaient en rond, que l'assemblée ronronnait. Je me disais que nous n'étions pas bien loin du forum romain ou de l'agora grecque. Puis, j'ai revu mes premières impressions en comprenant le fonctionnement du système. Si tu amènes quelque chose à l'assemblée, tu recevras quelque chose en retour. En quatre ans, j'ai développé mes relations et j'ai fait mon possible pour me rendre utile en intégrant différentes commissions.

Votre mandat n'avait pas commencé de manière optimale avec l'attaque de Benoît Piller, qui avait demandé au Conseil d'Etat d'étudier votre gestion du personnel en tant que préfet...

Houla! Je n'ai pas aimé du tout. Je ne me connaissais pas

rancunier, mais sachez que je lui en veux toujours. J'ai le sentiment qu'il n'a pas attaqué que mon travail, mais celui de toute la préfecture. Avec le recul, je me dis qu'il y avait un jeu politique, parce que des tensions existaient entre le Conseil d'Etat et le préfet socialiste de la Sarine Carl-Alex Ridoré.

Partez-vous l'esprit tranquille?

Je n'ai pas la prétention de dire que j'ai tout fait juste en vingt-trois ans, mais j'ai toujours travaillé au plus près de ma conscience. Je n'ai aucun regret.

Qu'allez-vous faire désormais?

Profiter de ma retraite. J'ai beaucoup de projets personnels en attente, je vais prendre le temps de lire également. Pendant la bonne saison, je m'occuperai de mon jardin et durant la mauvaise, je me lancerai peut-être dans l'écriture. Le plus important sera de donner du temps à ma famille. Je veux lui rendre le bonheur qu'elle m'a permis d'avoir. J'ai envie de profiter du temps avec ma femme, mes enfants et mes petits-enfants. ■

L'accès à la station des Paccots fermé

TOURISME. Il y a eu du monde ce week-end aux Paccots. Trop de monde même. A tel point que la police a été contrainte de fermer l'accès à la station dimanche matin. A partir de 9 h 30, seuls les résidents avaient le droit de rejoindre leur domicile. Les skieurs étaient, eux, forcés de rebrousser chemin, comme cela a été mentionné dimanche soir sur la RTS. «Les parkings ont rapidement été remplis», explique Eric Chatelain,

responsable de la communication de la station. Un énorme bouchon s'est formé jusqu'au début de la montée. Pour éviter un engorgement encore plus important et que la sortie de l'autoroute ne devienne problématique, la police a été contrainte d'intervenir.»

Victime de son succès, la station, qui bénéficie de sa proximité avec la Riviera, ne peut faire autrement que d'accepter cette situation. «Bien sûr

que c'est toujours dommage de voir des skieurs, randonneurs ou marcheurs faire demi-tour. Mais nous comprenons la situation.»

Un problème récurrent

Ce n'est pas la première fois qu'un tel scénario se produit aux Paccots ces dernières années. «Même durant les dernières vacances scolaires, certaines personnes n'ont pas pu se garer», reprend Eric Chatelain, qui pointe

là un manque de places de parc dans la station en hiver. En octobre dernier, le Conseil général du chef-lieu avait accepté un crédit d'investissement de 5,8 millions de francs permettant notamment la réorganisation du centre de la station. Des places seront-elles ajoutées pour résoudre ce problème? «Peut-être quelques-unes, oui, répond le syndic de Châtel-Saint-Denis Damien Colliard. Mais ce n'est pas l'objectif principal, qui est de mieux

définir les zones. Car, actuellement, pratiquement aucune place n'est définie.»

Damien Colliard justifie ce choix. «Il faut bien se rendre compte que ce phénomène survient seulement quelques dimanches par année en hiver. La semaine et le samedi, les places sont suffisantes. La commune ne va pas construire un immense parking complet uniquement quelques jours par année.» VAC